

Israël : quand le mythe devient réalité

La Déclaration d'indépendance de l'Etat d'Israël a cinquante ans. Histoire d'une naissance.

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTERAIRE - DOSSIER
30/04/1998

Le monde juif, y compris dans ses anciennes modalités bibliques, a exercé une influence profonde depuis plus d'un demi-millénaire sur la vie politique occidentale. Dès le temps de saint Louis, la monarchie française se voulait Etat de justice, et elle régentait les populations autant que possible selon le concept vétéro-testamentaire de la *Tedaka*, bref de la justice telle que l'avaient illustrée les psaumes et le prophète Isaïe. Les analyses de notre dossier d'aujourd'hui néanmoins procèdent d'un vecteur différent et s'intéressent à la « modernisation » du peuple juif (européenne, à sa manière) sous la forme du sionisme, ainsi qu'au judaïsme en général. On peut du reste, en termes sionistes déjà, prendre ce devenir de beaucoup plus haut, et citer l'admirable psaume 137, composé dans l'exil, bien avant notre ère : « Si je t'oublie Jérusalem que ma langue colle à mon palais... ». On négligera sur ce point la dernière phrase plutôt malencontreuse de ce grand texte du psalmiste, en laquelle il est question de « broyer sur le roc les bébés de Babylone ».

En des périodes encore éloignées de nous, mais beaucoup plus tardives que celles des psaumes, la revendication sioniste au plan de l'idéologie ne pourra être encore que platonique : songeons que dans l'actuel territoire d'Israël (incluant la Cisjordanie), les voyageurs des années 1481-1488, tels que Meshullam et Obadiah, ne trouvaient encore que 200 à 400 familles juives (plutôt pauvres) résidant à Hébron, Gaza, Jérusalem. Il faudra le modeste repeuplement des époques ultérieures, d'abord dans la communauté israélite de Safed, puis lors des premières vagues d'émigration déjà plus consistante au XIX^e siècle, pour qu'une base démographique relativement solide vienne enfin conforter la nostalgie plusieurs fois millénaire : en 1880, les juifs de Palestine sont environ 30 000, soit 6 % du peuplement de ce pays qui compte par ailleurs 84 % de musulmans et 10 % de chrétiens, sur une population totale d'environ 500 000 personnes.

Trente mille âmes, c'est à la fois peu et beaucoup ; c'est assez en tout cas pour qu'un Theodor Herzl prenne la chose en main. Juif autrichien pleinement assimilé (mais traumatisé, en tant que journaliste établi en France, par l'affaire Dreyfus), Herzl se convertit à un sionisme dont il est en même temps l'un des premiers prophètes ; il publie en 1896 un livre sur la création d'un Etat juif. Peut-être se trompait-il d'adresse, en ce qui concerne son propre traumatisme initial, puisque l'antisémitisme exterminateur viendra de sa première patrie germanique et non point originellement de France. Mais seul compte en l'occurrence le résultat : le premier congrès sioniste « herzlien » se réunit à Bâle en avril 1897. On ne sait pas ce qu'il faut considérer comme le plus important au cours de ces années cruciales de changement de siècle : est-ce le congrès sioniste de 1897, qui sera procréateur d'Israël ? Ou bien le premier congrès bolchevique, en 1903, qui à quatorze années de distance, Lénine aidant, accouchera de l'Union soviétique, aujourd'hui défunte ?

Herzl en tout cas, dans la veine conceptuelle et « organisationnelle » qui était la sienne, ne se présentait pas comme le dernier, ni non plus comme le premier militant du sionisme. Les « Amants de Sion », d'origine russe, avaient précédé notre journaliste autrichien sur le plan de la théorie et plus encore de la pratique à partir de 1881. Après cette première *alyah* (1) devait en surgir une seconde, de 1904 à 1914, porteuse de 40 000 personnes ; puis une troisième *alyah* (35 000 immigrants est-européens) entre 1915 et 1923 ; une quatrième de 1924 à 1929, à raison de 80 000 arrivants ; et une cinquième : 200 000 entrées, les premières persécutions hitlériennes jouant un rôle essentiel. Comme l'a montré Anne Gryndberg, un accord conclu entre le ministère de l'Economie du Reich de 1933 et les dirigeants de l'exécutif sioniste avait facilité cet exode, au moins dans les commencements. L'idéologie de ces pionniers n'était pas tellement proche du credo des rabbins, il s'agissait plutôt d'un socialisme de type laïc, coloré, selon Sternhell, par les accents d'un nationalisme quelque peu « droitier » qui fait penser aux théories du grand écrivain patriotique que fut en France Maurice Barrès.

De grands livres d'histoire et de fiction ont accompagné cette implantation et, en particulier, la célèbre *Tour d'Ezra* d'Arthur Koestler, même si l'on peut regretter que ce bon roman, par personnages interposés, en vienne à traiter les jeunes arabes de la Terre sainte d'homosexuels, d'impuissants des nuits de noces et même de sodomisateurs de chèvres et de moutons.

La fondation de l'Etat d'Israël en 1948 fait l'objet ici même d'un autre article. Quant à la suite de l'histoire du sionisme, devenu étatique, elle évoque des données qui nous sont devenues familières. Citons parmi elles la capture et l'exécution, après jugement, du chef nazi Adolf Eichmann en 1960. Et puis la guerre des Six jours en 1967 : elle catalysera une espèce de fantastique prise de conscience juive dans le monde entier, mais elle laissera à Israël le lourd fardeau des territoires occupés.

La guerre du Kippour en 1973 est d'importance planétaire : d'aucuns pensent qu'elle marque le point d'inflexion dont part la crise économique générale en Occident : la prise du pouvoir par le Likoud, politiquement très conservateur, intervient en 1977, en rupture avec les traditions de gauche du sionisme des années précédentes ; en cette même année, la visite historique de Sadate marque les débuts de la paix avec l'Egypte ; en 1982, le conflit du Sud-Liban et les massacres de Sabra et Chatila mettent en évidence certaines responsabilités de l'Etat hébreu qui ne sont pourtant qu'indirectes ; elles font tort néanmoins à l'image internationale des autorités de Tel-Aviv et de Jérusalem.

L'arrivée en 1991 des juifs d'Ethiopie signale, pour sa part, l'introduction dans l'élément sioniste d'une population de couleur, grande première par rapport à l'époque *lily white* de Theodor Herzl. On parvient de la sorte cahin-caha jusqu'en notre époque : valse-hésitation de la paix, navettes ininterrompues et toujours difficiles entre Arafat et Netanyahu.

On doit reconnaître à ce propos qu'il nous est bien difficile, à nous autres qui vivons dans la paix ouest-européenne, de nous mettre à la place des Israéliens. Faire la paix et abandonner les territoires occupés ? Mais qui peut prédire que cette paix, à la Perès en effet, mettra fin au terrorisme ? Alors, continuer la politique likoudienne de la tension au bord du gouffre ? C'est assurer a fortiori la perpétuation de ce même terrorisme.

Disons en tout cas qu'on est un peu surpris en lisant la presse française et en contemplant nos médias : on se réjouit de constater que nos compatriotes d'aujourd'hui, ce

qui est fort heureux, sont entièrement solidaires des juifs français persécutés en 1942, attitude on ne peut plus louable et souhaitable de notre part.

Mais à peine a-t-on rendu ainsi aux juifs morts l'hommage qui leur est dû qu'immédiatement et souvent sur la même première page des journaux, les médias s'élèvent avec force contre les juifs vivants du Moyen-Orient dont beaucoup soutiennent Netanyahu dans ses entreprises en fin de compte assez modérément expansionnistes. N'y a-t-il pas là contradiction au sein ou au fil de notre bonne vieille logique française qui, en tant d'autres occasions, se veut résolument cartésienne ?



Arrivée de réfugiés dans le port de Haïfa, en 1948.
(Photo Robert Capa/Magnum.)
